

Janus, réfugié

Aurélie Lanctôt

Numéro 335, été 2022

À vos marques, prêts, partez ! Le sport, ce n'est pas que du jeu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98995ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lanctôt, A. (2022). Janus, réfugié. *Liberté*, (335), 48–51.

Janus, réfugié

L'une, héroïne et championne ; l'autre, traître et militante :

les deux faces du refuge et de la migration à travers la mise en spectacle de la force des sœurs Mardini. Par Aurélie Lanctôt

C'

est d'abord une publicité racoleuse de la marque d'équipement sportif Under Armour qui a attiré mon attention, à l'automne 2017. Une voix se superpose à des images captées dans le hall d'un centre aquatique quelque peu décrépit : « Je ne devrais pas être en vie aujourd'hui. »

Une jeune femme est allongée sur un banc, la tête posée sur un sac à dos. « J'aurais dû être tuée par la bombe tombée dans la piscine, à Damas. » Les images s'enchaînent : gros plan sur le visage de la jeune femme, une nageuse, sur le tremplin de départ, prête à plonger. « J'aurais dû me noyer dans la Méditerranée. J'aurais dû compter parmi les nombreux réfugié-es sans visage qui sont morts sur la route. Mais je suis ici, parce que j'ai continué de bouger. » L'athlète s'entraîne : elle court, elle nage, elle boxe. Elle n'a jamais arrêté de bouger, répète-t-elle : lorsqu'il a fallu laisser sa famille derrière, franchir la forêt, les montagnes, la mer, tirer le radeau jusqu'au rivage pour échapper à la mort. Le montage de la publicité est serré, les images sont bien choisies, l'athlète crève l'écran. Elle est d'une beauté frappante, athlétique et féminine, gracile et puissante, protagoniste idéale pour satisfaire l'œil publicitaire. Puis, sur fond noir :

« Transformez votre douleur en force. Je le ferai. – Yusra Mardini »

Logo Under Armour, fondu au noir, fin.

Ce n'était pas la première fois que Yusra Mardini apparaissait sur la grande scène. À la veille des Jeux olympiques d'été de Rio de Janeiro en 2016, le Comité international olympique annonçait la formation d'une première délégation réservée aux athlètes réfugié-es ne pouvant représenter leur pays d'origine aux olympiades. La délégation était composée de dix athlètes, originaires du Soudan du Sud, de la République démocratique du Congo, de l'Éthiopie et, bien sûr, de la Syrie. Parmi le groupe, Yusra Mardini, une nageuse de dix-huit ans originaire de Sayeda Zeinab, une ville située tout juste au sud de la capitale syrienne, et issue d'une famille de nageur-euses professionnel-les, où l'on apprend à nager avant d'apprendre à marcher. Les médias du monde entier ont alors été captivés par l'histoire de cette jeune athlète, qui, à peine un an avant les JO, fuyait la Syrie déchirée par la guerre, seule avec sa sœur aînée, Sarah, pour rejoindre la Turquie et tenter une périlleuse traversée de la mer Égée vers l'Europe.

Le récit de la traversée des sœurs Mardini de la Turquie jusqu'à l'île de Lesbos est vertigineux. Nous sommes en

août 2015, près d'Izmir. Yusra et Sarah attendent que les passeurs à qui elles ont payé chacune mille cinq cents dollars les fassent monter à bord d'un bateau censé les mener en Grèce. Lorsque le moment arrive enfin, une vingtaine de passager-ères, dont Sarah et Yusra, s'entassent à bord d'une embarcation conçue pour sept personnes. Il y a des adolescent-es, des femmes, des personnes âgées, un enfant. Dix kilomètres séparent la Turquie du rivage de Lesbos. Ce jour-là, la mer est houleuse. À mi-chemin, le moteur du bateau flanche. Les passager-ères se cramponnent tant bien que mal à l'embarcation. Ignoré-es par la garde côtière et par les patrouilles humanitaires, iels prient, pleurent, implorent la grâce de Dieu. La situation semble désespérée. Alors que le bateau est presque avalé par les flots, les sœurs Mardini se jettent à l'eau, une corde enroulée autour de l'épaule. Pendant trois heures et demie, elles nagent, elles tirent, elles se débattent dans les eaux noires et furieuses, malgré l'épuisement, le froid, la douleur, la peur, la morsure de l'eau salée, jusqu'à ce que tous les passager-ères foulent enfin la plage de Lesbos. Vingt personnes sont sauvées d'une mort certaine.

Le *storytelling* est impeccable : une histoire de résilience et de courage comme l'Occident en raffole lorsqu'il est question de réfugié-es, que l'on accueille toujours plus volontiers lorsqu'ils se présentent vêtu-es des habits de l'héroïsme. Si bien qu'à Rio, lorsque Yusra Mardini apparaît devant les journalistes, on se rue sur son récit, grossissant le trait pour émouvoir le public. De plus, la jeune nageuse est aussi charismatique que photogénique – la bonne conscience occidentale a trouvé une nouvelle égérie. Dans certains médias, on ira jusqu'à raconter que Yusra a tiré seule le bateau sur des dizaines de kilomètres, sans aide ni répit, effaçant au passage les efforts de Sarah, et sans faire grand cas du destin des autres passager-ères (dont le courage n'est pas diminué par le fait qu'ils ne savaient pas nager).

Après les Olympiques de Rio, la présence médiatique de Yusra Mardini n'a fait que s'accroître, ses apparitions publiques s'inscrivant sur un large spectre allant des plus légères aux plus sérieuses : des séances photo dans *Vogue* jusqu'à un engagement soutenu auprès de l'Agence des Nations unies pour les réfugiés, à titre d'ambassadrice de bonne volonté, où, depuis 2017, elle tente « d'inspirer les réfugié-es du monde entier » à poursuivre leurs ambitions et à réaliser leurs rêves. À ce jour, Yusra Mardini est suivie par plus de 375 000 personnes sur Instagram, où elle partage chaque jour des bribes de son quotidien empreint de glamour (des soirées, des voyages) ainsi que des photos et des vidéos

de ses séances d'entraînement, le tout ponctué de messages de sensibilisation quant au sort des populations déplacées à travers le monde. Sa présence sur les réseaux sociaux, minutieusement construite, correspond en tous points à l'idée que se fait l'Occident d'un parcours migratoire légitime et réussi. Il faut tout risquer, partir sans se retourner, transcender tous les obstacles, afin de rebâtir, en Europe ou en Amérique, une vie marquée par le confort et les plaisirs de la consommation – tout en préservant un corps jeune, capable, désirable, *marketable*. Le message est clair, limpide : si vous voulez, vous pouvez. Yusra Mardini en est la preuve vivante.

LES MÉDIAS ONT ÉTÉ CAPTIVÉS PAR L'HISTOIRE DE CETTE JEUNE ATHLÈTE QUI, À PEINE UN AN AVANT LES JO, FUYAIT LA SYRIE DÉCHIRÉE PAR LA GUERRE, SEULE AVEC SA SŒUR AÎNÉE.

En regardant la publicité d'Under Armour, puis en scrutant le compte Instagram de Yusra Mardini, j'ai été frappée par le contraste entre le déni d'humanité vécu par la jeune femme sur la route de l'exil et l'aisance avec laquelle le « capitalisme d'influence » s'est emparé de son histoire. On en fait le récit d'une victoire, alors qu'il s'agit surtout d'une illustration de l'échec patent du droit humanitaire, de la migration et du refuge, et de la faillite morale de l'Occident dans sa responsabilité face aux populations déplacées.

L'histoire de Yusra Mardini, on le devine, est plus longue, plus complexe et plus politiquement chargée que la version taillée sur mesure pour les médias. En 2018, Mardini a publié, avec l'aide d'un prête-plume, un livre dans lequel elle revient sur son parcours, de son enfance dans une famille syrienne de la classe moyenne jusqu'aux Jeux olympiques de Rio. *Butterfly : From Refugee to Olympian – My Story of Rescue, Hope and Triumph*, traduit dans plusieurs langues, est au premier abord un objet racoleur. Sur la couverture, un gros plan du visage angélique de Yusra Mardini avec, en filigrane, les reflets éclatants de l'eau d'une piscine, dans laquelle l'athlète nage, les cheveux flottant librement derrière elle. Cette brique de trois cents pages pourrait contenir les mémoires de n'importe quelle célébrité, et le livre semble destiné à la grande distribution : aéroports, Costco, pharmacies, kiosques à journaux et librairies à grande surface.

N'empêche, je l'ai lu d'une couverture à l'autre. À travers les yeux d'une adolescente, on découvre la texture du quotidien terrifiant dans lequel les Syrien-nes se sont retrouvées piégées, des premiers soubresauts des Printemps arabes jusqu'aux bombardements incessants de la population et des infrastructures civiles par le régime de Bachar al-Assad. La répression de la contestation d'abord, puis les mystérieuses arrestations, les bombes, l'annonce quotidienne des morts et, bien sûr, les départs, nombreux, par vagues. Ensuite, le récit de l'exil : l'humiliation, la découverte du regard hostile posé sur les gens qui fuient la guerre, l'intensification de la violence, à mesure que l'on se rapproche de la forteresse européenne. Les contrôles policiers, la fourberie des passeurs, l'attente interminable dans l'espace liminal des frontières, la faim, la soif, la peur, la xénophobie et le racisme, l'indifférenciation en une masse humaine jugée sacrificable de toutes les populations fuyant des pays déchirés par des crises dont l'Occident est en large partie responsable. Et finalement, la traversée de la mer, présentée ici comme le point culminant du parcours des sœurs Mardini. En s'attardant aux détails, on comprend que Yusra et Sarah ont stabilisé l'embarcation afin qu'elle dérive jusqu'au rivage sans chavirer plus qu'elles ne l'ont tirée à travers les flots en déployant une force surhumaine. Le geste n'en est ni moins louable ni moins courageux, mais en la replaçant dans sa trame narrative, on se dit que cette traversée athlétique ne constitue peut-être pas, au fond, le cœur de l'histoire.

**

C'est en scrutant les stories Instagram de Yusra que j'ai pris connaissance des premiers fragments de l'histoire de Sarah : la captation d'un discours, quelques articles de journaux, une photo d'enfance, peut-être. Puis, un jour, un message écrit sur fond noir, dans lequel Yusra implore sa communauté d'abonné-es d'arrêter de dire n'importe quoi au sujet de sa sœur : « Ma sœur n'est pas une criminelle ! » insiste-t-elle, sans s'étendre sur les détails. Cette fois, le ton tranche radicalement avec l'esthétique feutrée, polie, que la nageuse adopte d'ordinaire sur sa plate-forme. Elle n'est pas non plus revenue sur l'incident.

Dans *Butterfly*, Yusra décrit sa sœur aînée comme la frondeuse de la famille. Entraînée elle aussi à la natation dès le plus jeune âge, Sarah Mardini est une adolescente extravertie, anticonformiste, défiant sans cesse la stricte discipline imposée par le père à ses filles athlètes. Lorsque le conflit en Syrie s'enlise, Sarah interrompt sa carrière de nageuse et cumule les petits boulots. Elle tente d'économiser le plus d'argent possible en vue de fuir vers l'Europe, seule ou accompagnée, peu importe – elle rêve seulement de l'exil, de reconquérir un avenir confisqué par la guerre. Yusra raconte le courage indéfectible de Sarah sur la route vers l'Europe : elle défie les policiers à la frontière hongroise, elle tient tête aux passeurs qui tentent d'escroquer leur petit groupe de voyageur-euses et, en pleine traversée vers les côtes grecques, c'est elle qui, la première, se jette dans la mer furieuse pour tenter d'éviter une tragédie. Yusra parle de sa sœur avec une admiration sans bornes. Pourtant, *Butterfly* se conclut sur un chapitre curieux, dans lequel elle détaille son rapport ambigu à l'exposition médiatique acquise dès 2016. Surtout, elle y expose

La liberté n'est pas une marque de dix-roues.

Quatre fois par année, *Liberté* vous donne à lire sur des enjeux qui nous concernent tous... pour la suite du monde.

Prenez part à la vie artistique et politique du Québec tout en nous aidant à tenir le cap en toute indépendance.

Votre abonnement fait une véritable différence.

Tous les détails sur notre site < revueliberte.ca >.

	1 an 4 n ^{os}	2 ans 8 n ^{os}	3 ans 12 n ^{os}
En kiosque	60 \$	120 \$	180 \$
Abonnement	55 \$	104 \$	147 \$
Tarif étudiant	50 \$	—	—

LIBERTÉ
art & politique

le ressentiment exprimé par Sarah, révoltée que l'on tente de réduire leur parcours à un geste héroïque et dépolitisé. « Je veux que les gens arrêtent de me parler du bateau, et de toi ! lance-t-elle à Yusra. Je veux qu'on arrête de me réduire à cette histoire. Je suis plus que ça. » C'est sur ce schisme entre les deux sœurs que se conclut le livre : alors que Yusra prenait goût à sa nouvelle vie en Allemagne et se montrait plus déterminée que jamais à se concentrer sur son sport en vue des prochaines olympiades, Sarah se préparait déjà à repartir, à rebrousser chemin vers les plages de Lesbos, où des milliers de personnes s'échouaient encore tous les jours.

✱

En février 2018, Sarah Mardini est de retour depuis quelques mois sur le territoire grec, où elle travaille comme maîtresse-nageuse et interprète auprès de l'Emergency Response Centre International (ERCI), un petit organisme humanitaire fondé en 2016 et ayant pour mission de porter secours aux embarcations de migrants dérivant vers les plages de Lesbos, lorsqu'elle est arrêtée une première fois. Un matin, à l'aube, la police grecque interpelle Sarah et son collègue Seán Binder, un travailleur humanitaire originaire d'Irlande, prétextant que la plaque d'immatriculation de leur camionnette a été falsifiée. Seán et Sarah sont emmenés au poste de police, où l'on prend leur photo, leurs empreintes digitales et où on leur fait signer des documents rédigés en grec sans leur offrir accès à un traducteur. Au même moment, des perquisitions sont effectuées aux locaux de l'ERCI. Au bout de longues et pénibles heures de garde à vue, on les relâche en les informant qu'une enquête a été ouverte. Dans la presse conservatrice grecque, une histoire étrange est rapportée : deux « espions » se faisant passer pour des travailleurs humanitaires auraient été arrêtés alors qu'ils prenaient part à un vaste complot visant à récolter de l'information sur la marine grecque.

L'affaire reste lettre morte mais, six mois plus tard, Seán et Sarah sont à nouveau arrêtés par la police grecque. Cette fois, on les accuse formellement de participation à une organisation criminelle, d'espionnage, d'utilisation illégale de fréquences radio, de trafic humain, de fraude et de blanchiment d'argent. Les deux risquent une peine de vingt-cinq ans de prison. Peu après le dépôt des accusations, Sarah est transportée dans une prison pour femmes à Athènes, où elle sera détenue pendant cent sept jours avant d'être libérée sous caution.

L'enquête et les accusations, décriées par les groupes de défense des droits de la personne partout à travers le monde, reposent sur des preuves à peu près inexistantes. Personne n'est dupe : la traduction en justice de Sarah et de Seán, aux côtés de vingt-quatre autres humanitaires faisant face à des accusations tout aussi bidon, s'inscrit dans un vaste mouvement de criminalisation de l'aide humanitaire aux portes de l'Europe. On se souviendra, à ce titre, de l'affaire Cédric Herrou en France, cet agriculteur traduit devant la justice pour avoir porté secours à quelque cent cinquante migrant-es à la frontière franco-italienne. En mars 2021, Herrou a finalement été relaxé par la Cour de cassation, après s'être battu pendant plusieurs années dans les dédales judiciaires. Il n'en demeure pas moins que ces histoires révèlent les pulsions répressives des États européens face aux élans

de solidarité de ses propres citoyen·nes, confronté·es à la catastrophe humanitaire qui se déroule sur les pourtours de la Méditerranée. Dans un discours prononcé à Hambourg à l'automne 2021, Sarah Mardini concluait : « Dans plusieurs pays, refuser de porter secours à une personne en détresse constitue un crime. Or nous avons été emprisonné·es parce que nous avons décidé de sauver des vies alors que les gouvernements de l'Europe et du monde refusent de le faire. »

« JE VEUX QUE LES GENS ARRÊTENT DE ME PARLER DU BATEAU, ET DE TOI ! JE VEUX QU'ON ARRÊTE DE ME RÉDUIRE À CETTE HISTOIRE. »

Les accusations pesant sur Sarah Mardini, Seán Binder et leurs co-accusé·es sont toujours en suspens. Interdite d'entrée en territoire grec, Sarah n'a pu assister à une étape cruciale de son procès, tenu à Athènes en novembre dernier – audience lors de laquelle les procédures ont été une nouvelle fois reportées, la poursuite ayant obtenu un délai pour étoffer la preuve. Une preuve lacunaire malgré trois années d'enquête, des procédures bâclées, des accusé·es interdit·es d'assister à leur propre procès ; l'affaire est teintée politiquement d'un bout à l'autre. Binder, aujourd'hui âgé de vingt-neuf ans et établi en Angleterre, confiait récemment au *New York Times Magazine* que ces poursuites avaient mis un frein brutal à l'ensemble de ses projets et aspirations. Comment est-on censé amorcer une carrière, gagner sa vie, lorsqu'on est accusé de crimes aussi graves et qu'on risque un quart de siècle de prison ? Depuis l'Allemagne, Sarah se retrouve coincée, on le devine, dans des limbes similaires. Sauf qu'à la lassitude et à l'angoisse s'ajoutent une blessure et une colère immense, irréductible, contre l'hypocrisie de l'Europe à l'égard des populations migrantes, qu'elle exprime avec force dès qu'on lui tend un micro. Il ne se passe pas une journée sans que sur son compte Instagram sa présence, sa parole révoltée tranchent radicalement avec la politesse et les efforts de « respectabilité » déployés par Yusra.

Une photo me touche : Sarah et Yusra sont toutes deux vêtues de noir, leurs longs cheveux sombres sont attachés derrière la nuque. Elles s'enlacent, sur une plage. Au premier regard, je me suis dit qu'elles incarnent ensemble, sur cette image, les deux faces du refuge et de la migration d'urgence : la reconnaissance et la révolte. D'un côté, l'athlète et réfugiée modèle, l'égérie des institutions libérales censées veiller à la défense des droits de la personne à travers le monde. De l'autre, la militante, tout aussi courageuse et héroïque, mais qui refuse de se soumettre à la tyrannie de la gratitude

éternelle exigée des migrant·es. Le refus acharné, radical, de Sarah donne à voir l'abolition effective du droit à la vie au sein du système de droit humanitaire contemporain. En contrepartie, l'obéissance et l'excellence de Yusra esquissent les conditions d'une exemption de ce régime nécropolitique. En filigrane, cette question me taraude : faut-il être surhumain pour bénéficier du droit à une existence décente, à la vie ? Ce ne serait pas la première fois qu'on nous envoie ce message.

On se souviendra à ce titre de l'histoire de Mamoudou Gassama, un Malien de vingt-deux ans vivant en situation irrégulière en France qui, en mai 2018, avait été reçu à l'Élysée après avoir escaladé un immeuble pour sauver un bambin d'une chute de plusieurs étages. La vidéo, captée par un passant sur un trottoir parisien, avait fait le tour du monde. On y voit un petit enfant suspendu à bout de bras au rebord d'un balcon, quinze mètres au-dessus du sol. Puis, soudain, un homme escalade la façade de l'immeuble à mains nues. Après une ascension fulgurante de quarante-cinq secondes, il atteint le balcon où se trouve l'enfant, l'agrippe par le bras et le tire du côté sûr de la rambarde. Applaudissements, cris de joie.

Le président de la République, Emmanuel Macron, avait accueilli le héros en grande pompe dans son bureau, annonçant que sa situation migratoire serait régularisée sur-le-champ. « Plus rien ne sera plus jamais pareil, Mamoudou », lui avait dit une journaliste en marge des célébrations. Devant la presse, Gassama se contentait de hocher la tête. J'aurais voulu savoir ce qu'il pensait à cet instant. Peut-être pensait-il à l'absurdité d'avoir tout quitté, tout risqué, pour voir son sort ainsi résolu par le plus pur des hasards. Du courage, il avait dû en avoir bien avant, il lui en fallait sans doute tous les jours. Mais on n'ouvre pas les portes de l'Élysée pour reconnaître la tragédie ordinaire des migrants. Le procédé est tout entendu : en célébrant le geste exceptionnel de l'un·e, on souligne, en creux, la dette des autres à l'égard de la société d'accueil – sans jamais parler, bien sûr, de l'autre dette, celle de l'Occident envers les régions du monde qu'il a pillées et déstabilisées. On martèle plutôt sans relâche que les réfugié·es, les migrant·es, doivent mériter leur place, faire preuve d'une abnégation totale, être prêt·es à tous les sacrifices ; et que l'accession au refuge, à la citoyenneté, à une chance de refaire sa vie, n'est pas conditionnée par la reconnaissance de la dignité humaine, mais par un idéal d'héroïsme ou, au pis aller, par un calcul d'utilité économique.

De la même manière, l'adaptation occidentale du récit des sœurs Mardini aura tenté par tous les moyens d'éteindre la révolte de Sarah tout en célébrant l'obéissance de Yusra, plaçant ainsi ces deux pôles en opposition, même à héroïsme égal. Or en voyant les deux sœurs ensemble, enlacées, on comprend que ces deux faces sont indissociables. Il n'y a pas de survie sans révolte, et la « dette » des migrant·es envers la société qui les accueille est annulée par les sévices de l'exil : on ne doit rien à quelqu'un qui nous accueille au prix de notre humanité. Sous la photo, Sarah a écrit : « Si vous oubliez, nous vous le rappellerons. » ●

Aurélie Lanctôt est codirectrice et rédactrice en chef de la revue *Liberté*. Elle est doctorante en droit.